

on désirait recueillir les moyens de construire un bon édifice de pierre avant de commencer les travaux. En 1645, la Compagnie fit don de 250 peaux de Castor évaluées à 8,000 francs. Il paraît que la première pierre ne fut posée qu'en septembre 1647. La nouvelle église fut mise sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Paix; elle fut construite en forme de croix et des dimensions de 110 pieds de long sur 38 pieds de large. Cette église fut ralongée de 50 pieds en 1688 et on y construisit deux tours:—la colonie avait grandi et il y avait un évêque à Québec alors.— Il reste encore quelque chose de cette première cathédrale dans les murailles de la cathédrale actuelle. M. de Lauzon, gouverneur de la colonie, fit don à la fabrique du terrain qui forme aujourd'hui la place du marché de la Haute-Ville: la fabrique a permis au public de faire usage de ce terrain, et le public a fini par plaider prescription et par s'emparer de cette propriété.

Au printemps de 1646, les Iroquois vinrent à Québec pour pleurer les PP. Masse et de Noue, raffermir l'alliance et offrir des présents pour essuyer les larmes.

Les Français envoyèrent, en retour de compliments, le Père Jogues et M. Bourdon, comme ambassadeurs chez les Iroquois. Le P. Jogues désirait bientôt retourner chez ses anciens persécuteurs, non pas comme ambassadeur des hommes, mais comme ambassadeur de Dieu. Il dit, dans une lettre à ses supérieurs, qu'à la première pensée de retourner chez les Iroquois, la nature s'était révoltée en lui, mais que ce premier mouvement vaincu, il avait senti une grande joie d'aller évangéliser ces peuples. Ce fut au mois de mai qu'il arriva chez les Agniers avec M. Bourdon; ils furent bien reçus. Le Père Jogues alla jusqu'au fort d'Orange pour visiter et remercier de nouveau ses libérateurs hollandais, l'excellent officier Van-Curler et le bon Dominus Joannes Megapolensis.

Le Père Jogues, en partant avec son collègue M. Bourdon pour aller à Québec rendre compte de son ambassade, laissa dans un village un coffret contenant ses livres et d'autres objets qu'il comptait venir reprendre pour l'usage de sa prochaine mission.

En partant de nouveau de Québec pour retourner chez les Iroquois, le bon Père avait un pressentiment de sa fin prochaine et il disait: *Ibo et non redibo*, "j'irai mais je ne reviendrai pas." Le père Jogues était accompagné d'un excellent jeune homme de Dieppe, le sieur Lalande, qui allait, lui aussi, se consacrer au service de la mission, comme attaché au service du Père Jogues et comme catéchiste.

Le Père et son compagnon furent extrêmement mal reçus des sauvages, dépouillés, maltraités et menacés de mort: on dit au P. Jogues qu'il ne serait pas brûlé, mais que, pour le certain, on lui casserait la tête. On ne pouvait s'expliquer cette conduite des Iroquois; mais les Hollandais firent ensuite connaître la cause de ce revirement d'idées chez ces sauvages, la voici:—Après le départ des ambassadeurs, la maladie se déclara au milieu des villages iroquois et les vers en même temps détruisaient en partie la récolte de maïs:—de misérables Hurons,—de ceux qui avaient refusé d'entendre l'évangile et dont quelques-uns étaient réunis aux Iroquois, — persuadèrent à ceux-ci que tous ces maux venaient du coffret que le Père Jogues avait laissé dans une cabane; suivant eux, le Père Jogues était un sorcier et son coffret un sac à maléfices; il fallait donc à tout prix le faire mourir pour faire cesser le sortilège.

Il y avait cependant deux partis chez les Iroquois: la tribu des Loups ne voulait pas tuer le Père, mais la tribu de l'Ours demandait sa mort. Le 17 septembre, un sauvage de la tribu de l'Ours invita le Père Jogues à venir dans sa cabane et comme le Père, se rendant à cette invitation, soulevait la couverture qui servait de porte, un sauvage caché en dehors lui fendit la tête d'un coup de hache. La tête fut coupée et exposée et son corps jeté à l'eau. Son compagnon, le jeune Lalande, subit le même sort le lendemain.

Le Père Jogues avait 48 ans et conservait encore toute sa vigueur: on le vénérait comme un saint, au point qu'on était plus porté à invoquer son secours auprès de Dieu, qu'à prier pour le repos d'une âme qu'on était certain avoir passé sans transition des misères de ce monde aux joies ineffables et éternelles du séjour des bienheureux.

Si les puritains de la Nouvelle Angleterre n'eurent point de martyrs, eux, si le soin de leur commerce les occupait beaucoup plus que le salut des âmes des sauvages, leurs historiens du moins montrent qu'ils savent apprécier le dévouement et l'héroïsme de ceux qui se consacrent à de lointaines et périlleuses missions; car ils vantent beaucoup le courage et le zèle du Révérend John Elliot qui, en 1646, alla jusqu'à 3 lieues dans l'intérieur pour faire un sermon à des sauvages réunis pour l'entendre.

Plus tard ce même ministre M. Elliot réunit quelques sauvages dans le voisinage des établissements anglais. Si M. Elliot ne s'est pas distingué par le courage et le dévouement qui faisaient des martyrs des pères jésuites chez les Iroquois et les Hurons, il a du moins le mérite d'avoir songé aux sauvages et de s'être distingué de ses compatriotes, en considérant les indigènes de l'Amérique comme des hommes ayant des âmes rachetées par le sang du Fils de Dieu, et non pas simplement comme les possesseurs incommodes de richesses qu'ils n'exploitaient pas et dont il était bon de s'emparer.

En 1646, les Abénaquis demandèrent aux Français des missionnaires et ils envoyèrent à cet effet, à Québec, une députation de trente des leurs. Le Père Gabriel Druillels partit avec eux, remonta la Rivière Chaudière, puis fit portage à la Rivière Kennébec et se rendit à un village abénaquis situé sur le bord de la mer. Le Père portait une recommandation de M. de Montmagny aux Anglais dont il fut bien traité: le P. Druillels fit surtout amitié avec la famille Winslow, dont un membre influent dans la Nouvelle-Angleterre l'assura que sa mission serait protégée s'il pouvait réunir les sauvages pour les évangéliser et les civiliser.

Il y avait déjà une mission à Pentagoët; elle était alors desservie par trois ou quatre Pères capucins que le P. Druillels alla visiter. Le Père revint à Québec en 1647 pour aller chez les Montagnais.

Charlevoix s'est trompé quand il a dit que le Père Druillels avait traité avec les autorités coloniales anglaises, en 1648, d'une alliance offensive et défensive entre ces colonies et la Nouvelle-France. Il a pu être question de cela dans les conversations du Père avec ses amis les anglais; mais ce ne fut que plus tard que le Père reçut une autorisation à cet effet.

En 1646, M. de Maisonneuve revint en Canada. Cette même année, la traite faite par la société des habitants donna 160 poinçons de castor: Le poinçon était de 200 livres et chaque livre de castor exportés était alors évaluée à dix francs sur le marché de France (le castor ne valait que 4 francs en Canada): c'était donc une valeur représentant sur le marché français une somme de 320,000 francs: de plus, la société exporta des peaux d'origine, d'ours et d'autres animaux. Ce vaste commerce, conduit par une société de ce genre, donnait lieu à bien des misères, comme on l'a déjà dit. La direction des affaires était entre les mains des principales familles et les autres les voyaient d'un œil jaloux. Les directeurs, voulant être indemnisés des travaux de leur gestion, avaient porté en compte une somme destinée à leur servir de gratification; les habitants s'élevèrent contre cette tentative et M. de Montmagny refusa avec raison de signer les comptes ainsi faits, pour la raison que les directeurs n'avaient pas le droit de s'indemniser ainsi. On possède un mémoire qui a trait à ces difficultés et le journal des Jésuites parle aussi de cette affaire.

Les Iroquois commencèrent à lever le masque et, en 1647, ils reprirent les armes contre les Hurons et les Algonquins. Au mois de mars, ils firent prisonniers, près des Trois-Rivières, un Algonquin et deux femmes de cette tribu qui s'étaient éloignés du fort, pour aller chercher un orignal tué par un chasseur.

Bon nombre d'Algonquins de l'Île, entre autres Pieskaret, avaient hiverné dans le voisinage des Trois-Rivières, pour faire la chasse: un parti de chasseurs avait pris le nord et l'autre parti le sud du Saint-Laurent dans les environs de la Rivière Nicolet. Les Iroquois qui étaient nombreux firent aussi deux bandes pour aller attaquer ces familles qui se confiaient dans les traités.

Dans leurs courses, dix Iroquois rencontrèrent Pieskaret seul, et cependant ils n'osèrent l'attaquer; mais, usant de la plus noire perfidie, ils l'abordèrent en amis et Pieskaret les invita à le suivre jusqu'à sa cabane; ils n'attendaient que cela et pendant la marche l'un d'eux le tua par derrière d'un coup de couteau; puis ensuite ils massacrèrent ou firent prisonniers les autres Algonquins dispersés, hommes, femmes et enfants. Le parti iroquois qui avait pris le sud en fit autant de son côté.

Les Relations rapportent que des évasions eurent lieu et les récits que font ces annales de la fuite de deux femmes algonquines offrent certainement beaucoup d'intérêt.

Une Algonquine chrétienne, nommée Marie, bien connue de Madame d'Aillebout et de sa sœur, Mademoiselle Boulogne, était devenue prisonnière pour la seconde fois; déjà une fois elle avait réussi à s'échapper des mains des Iroquois. On lui avait proposé de passer des villages agniers aux villages onnontagués, et favorisée par des Onnontagués, elle s'était mise en marche. Ayant échappé aux Agniers qui voulaient conserver leurs prisonniers, elle comprit, de la conversation d'Onnontagués qui ne la savaient pas instruite de leur langue, qu'on se disposait à la mettre à mort pour la manger: alors elle résolut de fuir à tout prix.

Cachée tour à tour dans les rochers, dans les buissons, exposée à la poursuite de ses féroces persécuteurs, elle avait ainsi erré